

Lénine tel que je l'ai connu

Marie-Louise Petit

Source: «Cahiers du Communisme», 46e année, n° 7-8, juillet-août 1970, pp. 124-125.

Tout a été dit, semble-t-il sur Lénine, grand organisateur de la Révolution d'Octobre, sur celui qui fit naître dans le monde, le grand espoir d'une ère nouvelle. Au printemps 1917, courut à Moscou la nouvelle : « Lénine arrive. Lénine est là. » Facteur d'immense espérance pour ceux qui n'avaient rien à perdre, de peur pour ceux qui craignaient de perdre leurs privilèges et qui de toutes leurs forces s'accrochaient à la révolution de février, bien suffisante à leur sens, dont une certaine majorité n'allait pas au-delà du renversement du tsarisme et de son remplacement par un parlementarisme à l'occidentale.

Avec Lénine, les choses avancèrent d'une tout autre manière, rapidement aboutirent à la Révolution d'Octobre et, en 1918, au transfert du gouvernement bolchevique à Moscou. Le nom de Lénine ne m'était pas tout à fait étranger, je l'avais entendu prononcer à différentes reprises pendant la Première guerre mondiale, dans certains cercles intellectuels de diverses tendances politiques. Une grande fermentation régnait alors dans tous les milieux, suscitée par la guerre et ses revers.

Comment aurais-je pu croire à cette époque, que plus tard, avec mes camarades du Groupe communiste français, je me trouverais mêlée à sa vie. Lénine avait pour notre groupe de l'estime et je dirais même de l'amitié. Il était son conseiller et son guide. Il lui apportait sa collaboration et sa précieuse expérience. Le groupe travaillait dans son ombre. Nos camarades qui lui rendaient visite presque régulièrement revenaient enthousiasmés de ces entretiens.

Ceux qui comme moi n'avaient pas le bonheur de pouvoir lui parler directement écoutions leurs récits et riions parfois des traits d'humour qu'ils nous rapportaient. Car Lénine, malgré son génie politique était agréable et gai. Son rire était frais comme celui d'un enfant. Il aimait plaisanter même au cœur des plus dramatiques événements, alors que menacée par l'intervention étrangère, la révolution se trouvait en danger.

Personnellement, je ne l'approchai de près que quelquefois dans des groupes où se développaient des discussions politiques.

On me demande souvent comment était Lénine physiquement. Je répondrai qu'il était comme sur ses photos : de taille moyenne, vêtu d'un costume foncé assez fatigué et coiffé d'une casquette. C'est ainsi qu'il intervenait au Grand Théâtre (*Bolchoï*) parlant tout en marchant de droite à gauche et sa parole persuasive était plutôt celle d'un éducateur que d'un tribun. Il avait l'habitude de mettre tout en parlant les deux pouces soit dans les entournures soit dans les poches de son gilet. Son débit était rapide, souvent ironique et terrible pour les adversaires politiques.

Je me souviendrai toujours de cette réunion au grand Théâtre où, avec mon compagnon Robert Petit, nous nous assîmes par erreur dans la loge où avaient pris place la plupart des dirigeants du parti menchevique. Il faisait sombre et nous ne comprenions pas pourquoi Lénine tonnait et montrait du doigt la loge où nous nous trouvions.

Je le vis encore de très près, en 1919, au cours d'un débat en commission sur le cas [Sapronov](#), protagoniste de l'[Opposition ouvrière](#). Cela se passait dans une petite salle du Kremlin tout habillée de

rouge. Sur l'estrade, à deux ou trois mètres, étaient Lénine et les dirigeants du Parti communiste russe (b). De nombreux petits papiers circulaient, envoyés par Lénine aux autres dirigeants du Parti. La bonne humeur régnait parmi eux et, pourtant, Saprionov passa un mauvais quart d'heure.

Très modeste dans ses besoins. Lénine prenait ses repas à la cantine du Kremlin. Il donnait la totalité des vivres que lui envoyaient des paysans à cette cantine. L'ambiance de cet endroit m'était bien connue, du fait que l'un des camarades du groupe y prenait aussi ses repas.

Un jour, Vl. Lénine se fâcha tout rouge en apprenant que manquant de tout et ne voulant rien réclamer pour nous-mêmes, nous étions tombés malades les uns après les autres. Cette anecdote n'est pas unique en son genre, des cas comme le nôtre furent, on le sait, assez fréquents.

Certes, le travail était harassant, presque au-dessus des possibilités physiques des camarades ; effectué dans des conditions pénibles de dénuement presque complet, dues aux terribles difficultés que connaissaient à cette époque les grandes villes coupées de tout du fait des méfaits de l'intervention étrangère et de la nécessité de soutenir les armées rouges pour la défense de la révolution.

Nous étions jeunes, heureux de pouvoir participer et aider, dans la mesure de nos moyens à l'édification d'un monde nouveau et pleins d'espoir dans l'avenir d'un événement dont nous sentions pleinement l'importance et la grandeur.

Que de chemin parcouru depuis !